

CHAPITRE VII

Le Royal au départ d'Issanghila. — Entre Kilolo et Nsouki-Kintommba. — Harou chasse aux buffles. — Paul Nève au camp de Kuvoko. — Les Bassoundi. — Près des rapides d'Itounzima. — Danses des sauvages de Ndunga. — Heures de fièvre. — Harou et Stanley à Manganga-Nord.

Dès l'après-midi du 26 février 1881 une brise rafraîchissante succédait aux ardeurs du jour, lorsque les bateaux-vapeurs de la flottille du Congo, le *Royal*, l'*En avant*, lançant vers l'opale du ciel leurs noirs nuages de fumée, appareillaient dans la crique d'Issanghila.

A bord du *Royal*, l'ingénieur Paul Nève, surmontant par la force suprême de sa volonté, par l'indomptable désir d'accomplir son devoir, les tortures martyrisantes de la fièvre qui le minait, tenant à la main ses outils de

travail aux poignées enveloppées de linge mouillé, frappait deçà et delà, se faisait ouvrier, serrait un écrou, courait à la machine, secondait le mécanicien, dictait des ordres au chauffeur, se montrait partout où sa présence était utile, où son action devenait nécessaire.

Mais bientôt, accablé de fatigue, brisé par la douleur, Nève s'affaissait à l'avant du coquet navire qui portait autrefois, sur les vagues mourant à la plage d'Ostende, S. M. Léopold II, et qui traçait alors sur les eaux irritées du fleuve à cataractes un sillage éphémère assez durable néanmoins pour guider les petits steamers et les bateaux à rames qui le suivaient de près. L'ingénieur grelottait de froid ; son sang appauvri par un mal incurable bleuissait ses ongles décharnés, son visage délicat s'était couvert d'une pâleur blafarde, ses yeux seuls reflétaient une âme bien vivante, assez puissante pour dompter une plainte, pour étouffer un gémissement.

Harou s'approcha du malade, le releva, le couvrit de chauds vêtements. Nève, appuyé sur son compatriote et ranimé par la bienfaisante haleine de la brise du soir, put un instant oublier ses souffrances, en contemplant de ce regard avide, particulier à ceux dont le cœur, empli de souvenirs chéris, s'ouvre en entier à l'espérance, aux illusions, aux désirs de jouir d'une vie qui s'échappe, le splendide panorama du fleuve et de ses rives fantastiquement éclairé par les lueurs rougeâtres du soleil couchant.

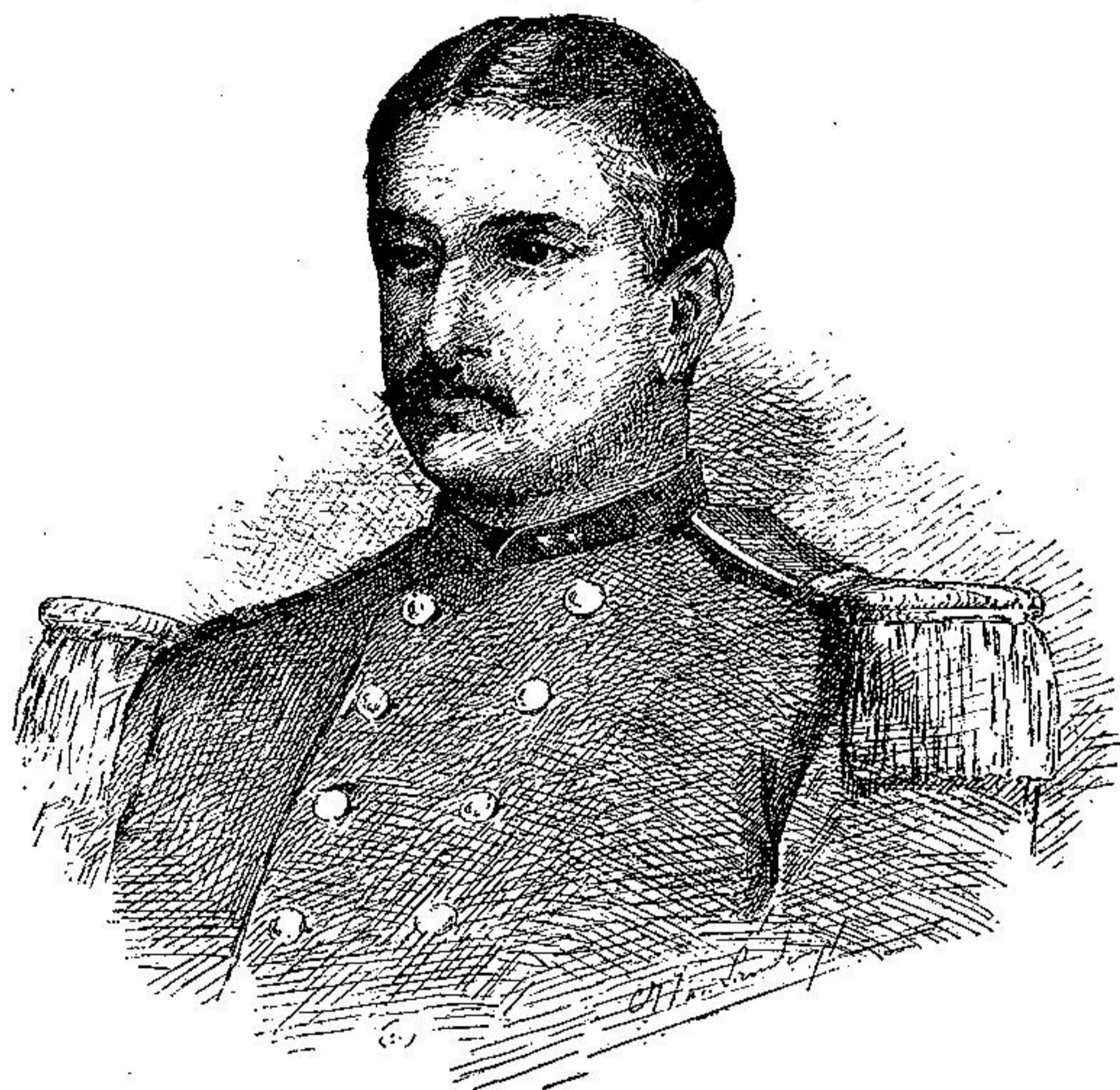
« Voyez, lieutenant, disait-il, au fond de cette baie, là-bas sur notre gauche, ce ruisseau paresseux qui filtre lentement ses eaux claires et paisibles dans le fleuve impétueux ; quel étrange contraste il forme avec les gerbes d'embrun lancées dans l'air puis retombant avec un bruit terrible, au bas de la grande cataracte d'Issanghila dont le rugissement retentit encore jusqu'à nous d'une manière si effrayante ! Et là, à droite, le contre-fort à pic, l'épaulement de cette chaîne de montagnes dont le faite, à mesure que nous nous éloignons, semble affecter la forme d'un croissant ! Quel magnifique paysage aurait pu dessiner Valcke, si la fièvre ne l'eût obligé à retourner à Vivi. Ces hautes falaises dont la couleur brune tranche sur l'horizon de pourpre, ces récifs schisteux et dentelés, ces îlots rocheux qui dressent leurs cimes bizarres, dénudées sur les eaux grisâtres du fleuve, constituent un ensemble sauvage et pittoresque à la fois. N'est-il pas malheureux que tout voyageur auquel il est donné d'entrevoir ces sites africains ait maille à partir avec un climat délétère ?

— Bah ! les uns y succombent, d'autres en réchappent ; et vous serez de ces derniers, répondit l'officier.

— Je l'espère bien, je le souhaite à plus d'un titre, interrompit Stanley d'une voix impérieuse mitigée cependant par un accent de douceur ; mais,

allez reposer, les brouillards de la nuit sont dangereux dans ces parages. Soignez vous bien surtout ! Votre zèle que rien ne peut ralentir, votre esprit ingénieux qui me seconde dans mes plus grandes combinaisons, sont des auxiliaires si précieux pour le succès de notre expédition, que je suis capable de vous ordonner, mon cher ingénieur, d'aller vous reposer sur la couchette moelleuse de la cabine de l'arrière où, si mes vœux sont exaucés, vous passerez une excellente nuit. »

L'ingénieur obéit à l'injonction bienveillante du chef de l'expédition.



LE LIEUTENANT HAROU.

A la clarté du jour succédèrent rapides les feux étincelants de millions de phares célestes dont un seul, l'astre géant des nuits, la lune aux rayons d'argent suffisait à éclairer la route dangereuse des vaillants explorateurs.

Le courant, obstrué par des rochers, était coupé par des pointes rocheuses et parfois accéléré par des rapides qui occupaient toute sa largeur d'environ 1,300 mètres. Sur chaque rive se dessinaient les contours de petites baies

paisibles formées par des saillies de roche schisteuse, où les *baphias* massaient leur large feuillage et saturaient du parfum délicieux de leurs fleurs les brumeuses vapeurs de la nuit.

Au bruit inusité des steamers qui projetaient parfois de vifs éclats de charbon enflammé, les martins-pêcheurs géants (*Ceryle maxima*), hôtes ailés et nombreux de ces bords, s'enfuyaient, filaient d'un vol précipité, jetant des cris perçants qui réveillaient des hérons endormis dans les



BAPHIA NITIDA

roseaux et les graminées de la rive, la tête repliée sous l'aile, le corps perché sur une seule patte, et quelques balbusards dont les noires silhouettes se détachait au sommet des grands arbres, sur les rameaux dépouillés et blanchis.

Plus loin, dans la gorge étroite d'une chaîne de montagnes qui courait le

long du fleuve, on distinguait, sur la rive gauche, des feux de nuit protégeant les huttes du village de Mdinnki.

A l'aube, la flottille nageait entre Kilolo (rive gauche) et Nsouki-Kintommba (rive droite). La navigation devenait très périlleuse en cet endroit du fleuve.

Autour de Kilolo, district assez peuplé, une longue langue de terre rocheuse s'avancait dans le courant ; sur la rive nord quelques îlots s'enchaînaient les uns aux autres par une série de récifs dont on voyait çà et là les cimes aiguës et menaçantes au-dessus des vagues irritées du Congo.

Entre les petites îles, l'eau s'échappait en furieuses cascades et créait, en tourbillonnant dans le haut du fleuve, un véritable gouffre que les steamers durent cependant affronter.

Le *Royal*, traçant toujours la route, bondit sur les eaux écumantes du tourbillon, fut saisi un instant, enveloppé, courbé par les lames envahissantes ; mais, habilement piloté par Stanley lui-même, il atteignit sans avaries une jolie petite anse dominée par une falaise crayeuse : au milieu de cette anse s'élevait un îlot boisé.

Nève et Harou avaient assisté, témoins anxieux mais impuissants, à cette lutte du brave steamer avec les éléments ligués contre lui. Mais dès que le *Royal* eut abordé, les voyageurs débarqués procédèrent à l'installation d'un bivouac de repos.

Dans la foule des nègres accourus sur les rives pour examiner curieusement les bateaux et leur équipage, les Européens remarquèrent avec un étonnement bientôt transformé en allégresse véritable deux visages pâles, deux hommes habillés des pieds à la tête en gens civilisés, deux types fort corrects de missionnaires anglais. C'étaient en effet deux explorateurs civilisateurs, appartenant à une mission anglaise établie près d'Issanghila ; ils se nommaient Crudgington et Bentley.

Ces hardis philanthropes, sur une simple pirogue indigène dérivant de chute en rapide et de rapide en chute, avaient visité les rives du Congo depuis le Stanley-Pool, et, récemment échoués à Nsouki-Kintommba, ils étaient devenus une proie très facile et franchement soumise pour les naturels peu bienveillants de ce district.

Les indigènes de Nsouki, aigris sans doute par la stérilité de leurs terres et très souvent victimes des razzias de tribus intérieures, regardaient d'un fort mauvais œil les étrangers isolés qui traversaient leur territoire. Armés de vieux mousquets à pierre, de lances, de gourdins, de couteaux passés à leurs ceintures, ils paraissaient disposés à faire un mauvais parti aux évangélistes, voire même aux derniers arrivants.

Ces sauvages parlaient avec arrogance et force gestes menaçants ; ils exigeaient des blancs une rançon, un tribut d'abord pour avoir foulé leurs terres.

Le lieutenant Harou, conseillé par Stanley, tandis que Nève procédait avec quelques Zanzibarites au débarquement du matériel nécessaire à établir le camp, distribua des armes aux noirs les plus dévoués de l'escorte expéditionnaire. Puis s'avançant au-devant d'un des chefs indigènes, reconnaissable à sa coiffure de plumes multicolores, il lui fit traduire l'ordre exprès de laisser libres les Anglais, de cesser toutes menaces contre les étrangers blancs et noirs, qui ne venaient nullement sur ses terres pour piller, saccager ou razzier, et qui du reste étaient préparés à défendre leurs vies à l'aide d'engins formidables, avec un courage que le nombre des ennemis ne pourrait ébranler.

La fermeté de l'officier, la résolution qui perçait dans son regard, les fusils nombreux dont les canons brillaient aux mains des Zanzibarites et des Krouboys décidés à obéir aux blancs, calmèrent le chef indigène, qui consentit à relâcher les missionnaires et traita amicalement avec les membres de l'expédition pour l'achat de quelques vivres : manioc amer, arachides et poules misérables, chétives, ne rappelant que par la forme les volatiles de nos basses-cours.

MM. Crudginton et Bentley furent escortés, par les soins de Stanley, jusqu'à Issanghila, station où les explorateurs du Comité d'études envoyèrent à diverses reprises des noirs de leur escorte à la recherche de renforts, de matériel et d'outillage.

Le point précis où le camp de Stanley fut alors situé s'appelait Kuvoko, dans le district de Nsouki. Non loin de là, un cours d'eau, le Luazaza, se jetait dans le Congo, après avoir arrosé une gracieuse vallée dont les grandes herbes et les jungles étaient froissées par les fréquents passages de troupeaux de buffles rouges.

Un matin, accompagné de quelques nègres de la colonne exploratrice, Harou armé d'un excellent snider rendit visite au domicile de ces effrayants animaux.

Ils étaient à peine entrés dans les jungles de la vallée, qu'un buffle énorme se levait à vingt pas devant eux, s'arrêtait, regardait les chasseurs avec des yeux indécis et lançait dans l'espace un ronflement sonore.

Bientôt la bête, comme font ses semblables dans leurs attaques, s'avança par bonds irréguliers dans la direction de ses ennemis. Une première décharge de balles arrêta le féroce animal la moitié d'une seconde ; il était manqué, et s'élança de nouveau avec plus de fureur. Harou, tirant à bout

portant, frappa le buffle à la tête; mais ce dernier prit une course folle, disparut à travers les jungles, et tomba loin des chasseurs, une fois épuisé par la perte de son sang. Les nègres coururent joyeux sur la piste de l'animal. Arrivés près du corps encore vivant de la bête, qui se roulait en hurlant et frottait sa tête déchirée par la balle contre le sol, les noirs prudents visèrent le buffle. Une balle nouvelle brisa ses vertèbres, et causa une mort instantanée en coupant la moelle épinière. Ce gibier volumineux fut transporté au camp sur une civière de bambous, ou mieux de tiges cannelées du *Phoenix spinosa*, plante abondant sur les rives du Congo. Les habitants nomades de Kuvoko se partagèrent le filet et les côtelettes de l'animal; ce mets plus résistant que les bananes ou le manioc, arrosé de malafou (vin de palme), fut généralement apprécié par eux.

Les premiers jours de mars virent l'expédition réunie presque en entier au camp de Kuvoko; le capitaine Braconnier y avait aussi rejoint Stanley.

Nève luttait chaque jour contre les attaques plus violentes de la fièvre bilieuse; la mauvaise saison n'était pas finie et contribuait à empêcher le rétablissement de l'ingénieur.

De fréquents tornados, tempêtes horribles, furieuses, comme en réservent seuls les climats équatoriaux, passaient sur le camp de Kuvoko. Souvent le tonnerre roulait sur tous les points de l'horizon, et la rage des éléments semblait converger à la hauteur occupée par le campement.

Les nuits d'orage, les éclairs se suivaient toutes les trois ou cinq secondes et le roulement du tonnerre était continu. Cependant l'air restait parfaitement libre, et il tombait à peine quelques larges gouttes d'eau, jusqu'au moment où un ouragan, un vent d'une violence excessive, enlevant les tentes du camp, précédait un véritable déluge. La pluie éteignait les feux de bivouac; le vent emportait au loin les abris fragiles des explorateurs, et les zigzags des éclairs éblouissants ne servaient qu'à rendre les ténèbres plus profondes après leur splendeur passagère.

Parfois un fracas étrange répondait à celui du tonnerre, des îlots boisés du fleuve; c'était un arbre plusieurs fois séculaire qui, frappé par la foudre, tombait, froissait dans sa chute les dômes verdoyants de ses voisins plus jeunes et les dépouillait de leurs rameaux.

Ah! ces-nuits là, ces émouvants spectacles, empreints toutefois d'une grandeur sublime, étaient loin d'améliorer la santé débile de l'ingénieur.

Ces orages et les fortes chaleurs qui les remplaçaient, bouleversaient le malade; Nève conservant son intelligence, sa tête dégagée, souffrait plus que jamais, mais refusait de désespérer, se rattachait à la vie, s'évertuait à se rendre indispensable aux voyageurs, en s'ingéniant à construire avec des

ressources très limitées des abris assez forts pour résister aux tornados, et cherchait par tous les moyens à introduire au camp provisoire de Kuvoko tout le bien-être matériel possible.

Le fleuve, grossi par les pluies, se précipitait comme un torrent, charriant des troncs d'arbres déracinés qui s'arrêtaient au bord des récifs, et constituaient des barrages éphémères que les vagues écumeuses, devenues plus grosses et plus menaçantes, réussissaient à chasser sur les rives, au pied des falaises.

Ces troncs d'arbres fournissaient à l'ingénieur autant de matériaux de construction utilisés aussitôt.

Ces végétaux charriés par le fleuve n'étaient pas les seules matières dont l'ingénieur pouvait tirer parti pour établir un camp provisoire ou construire des engins de transport nécessaires à la marche en avant.

Dans les environs de Kuvoko, assez loin dans l'intérieur des terres, une forêt adorablement primitive dessinait sa verte lisière, devant la plaine nue aride et désolée, sur le versant des collines opposé au gigantesque cours d'eau. Les arbres, véritables colosses végétaux, dont les cimes touffues jetaient leur ombre sur un sous-bois épais et emmêlé d'arbrisseaux, de fougères arborescentes, de massifs d'orchidées où se détachaient parfois la tige gracieuse du *Lissochilus giganteus* ornée de bouquets de suaves fleurs mauves, offraient un véritable chantier de menuiserie aux nègres de l'expédition commandés par Paul Nève.

Stanley, devant s'assurer les moyens d'emmener par la voie fluviale tout son personnel et tout son matériel, avait décidé l'ingénieur à devenir constructeur de navires.

Nève et les charpentiers krouboys de l'escorte allèrent explorer la forêt. A l'aide de haches et de couteaux ils s'ouvrirent un passage dans l'épais réseau tissé de lianes qui courait des troncs rugueux des tamariniers aux rameaux verts des balsamodendrons, aux feuillages argentés des hêtres d'Afrique et des oliviers sauvages, et ils finirent par s'arrêter devant un *Zygia* ou mkoundi magnifique qui mesurait 10 mètres de tour.

Cet arbre, au bois léger, facile à travailler, fut choisi par l'ingénieur d'accord avec ses ouvriers pour être transformé en pirogue. A cet effet, les Krouboys commencèrent à entamer le tronc avec des hachettes, puis, les marteaux frappant régulièrement, les cognées renvoyèrent leurs notes monotones et retentissantes aux échos profonds de la forêt. Au bout de plusieurs heures, le *zygia* craquait avec un bruit effroyable, sa cime penchée mutilait les dômes fourchus des végétaux voisins; les Krouboys, tirant avec

force sur des cordes enroulées autour du tronc coupé, le couchèrent sur le sol en dépit des obstacles et procédèrent à son dépouillement.



LISSOCHILUS GIGANTEUS.

Nève, se fiant à l'enthousiasme momentané des charpentiers noirs heureux de manier la hache en ouvriers habiles, passionnés pour leur état,

s'éloigna, désireux de sonder les secrets que gardait la forêt vierge. Des spécimens nombreux de la faune africaine se découvrirent au voyageur : les bassias ou arbres à beurre, à l'écorce rude et épaisse qui exsudait une matière visqueuse d'un blanc jaunâtre appelée par les nègres du lait ; des ficus, des protées, des brantacées, des bétels sauvages, des anacardiens, des médicinaux ou *Jatropha curcas*, des variétés infinies de végétaux de toutes grandeurs, dont les noms étaient autant d'énigmes pour l'ingénieur, mais dont la vue lui inspirait des réflexions pleines de conviction sur la prodigieuse fécondité des nombreux points du centre africain.

Mais tandis que Nève emporté par ses pensées pénétrait de plus en plus sous bois, un oiseau singulier le *Cuculus albirostris* (?) selon Temminck) persistait à voleter à ses côtés de branche en branche, en s'efforçant d'attirer l'attention par sa note monotone. L'ingénieur finit par observer cet habitant de l'air. L'oiseau s'éleva d'un vol assez lourd et alla se percher à quelque distance du voyageur ; puis, remarquant qu'il n'était pas suivi, le cuculus revint encore près de Nève, en voletant, en piaillant comme auparavant, et invitant fort clairement l'ingénieur à le poursuivre. Nève surpris finit par obéir à l'insistance du curieux coucou (nommé *indicateur* par les indigènes) qui l'amena vers un fourré où les plantes à fleur croissaient en abondance, offrant leurs corolles parfumées à des essaims d'abeilles (1).

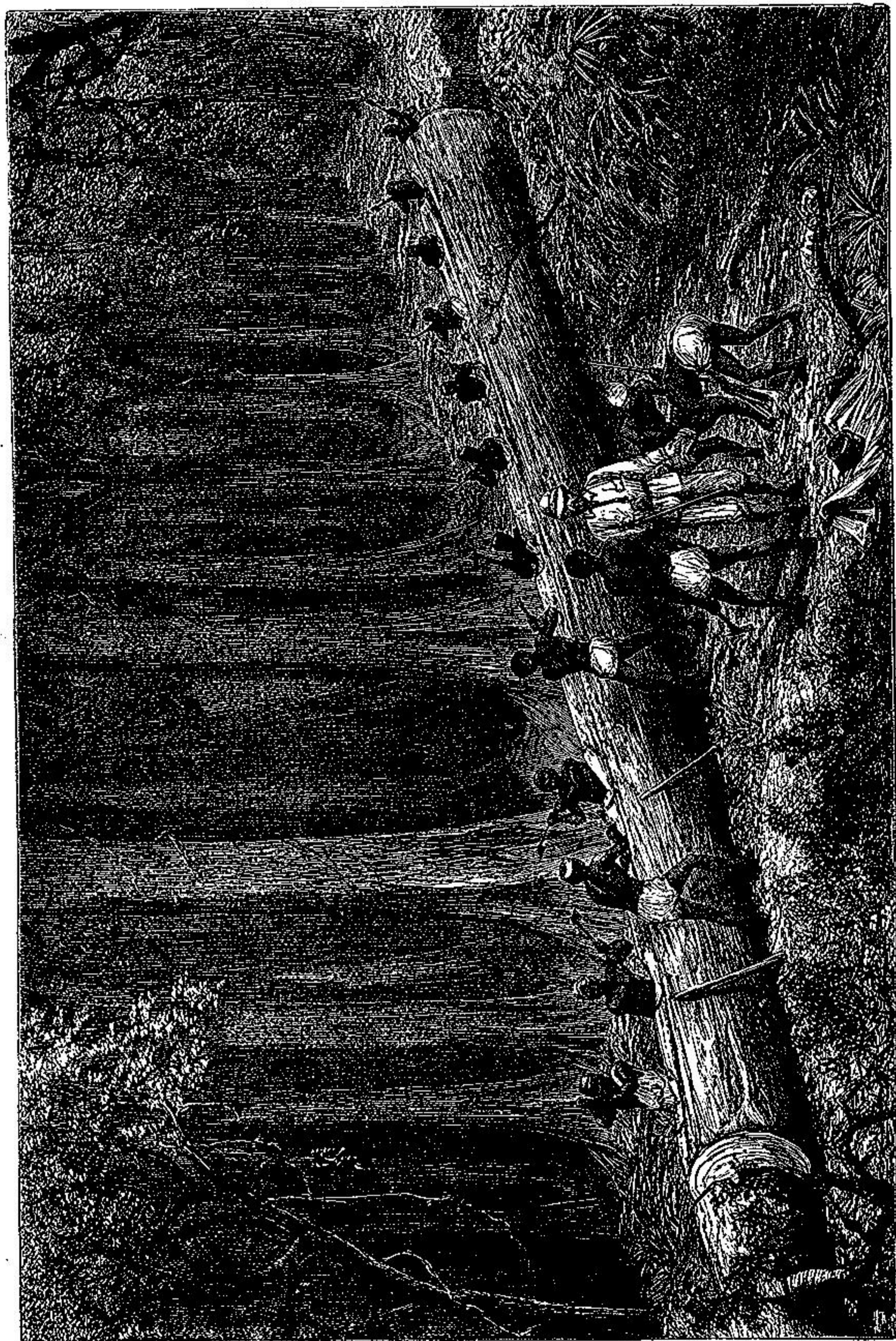
Les laborieux insectes à l'aiguillon redoutable firent reculer le promeneur. Abandonnant son étrange cicérone, Nève rebroussa chemin pour rejoindre ses travailleurs, dont les coups de hache et les chants semi-lugubres parvenaient distinctement jusqu'à lui.

L'aventureux touriste fatigué de son excursion, en proie à une nouvelle attaque de fièvre, établit un lit auprès de ses ouvriers, parmi des touffes de grandes herbes d'où s'échappaient d'élégantes euphorbes à tête de Méduse.

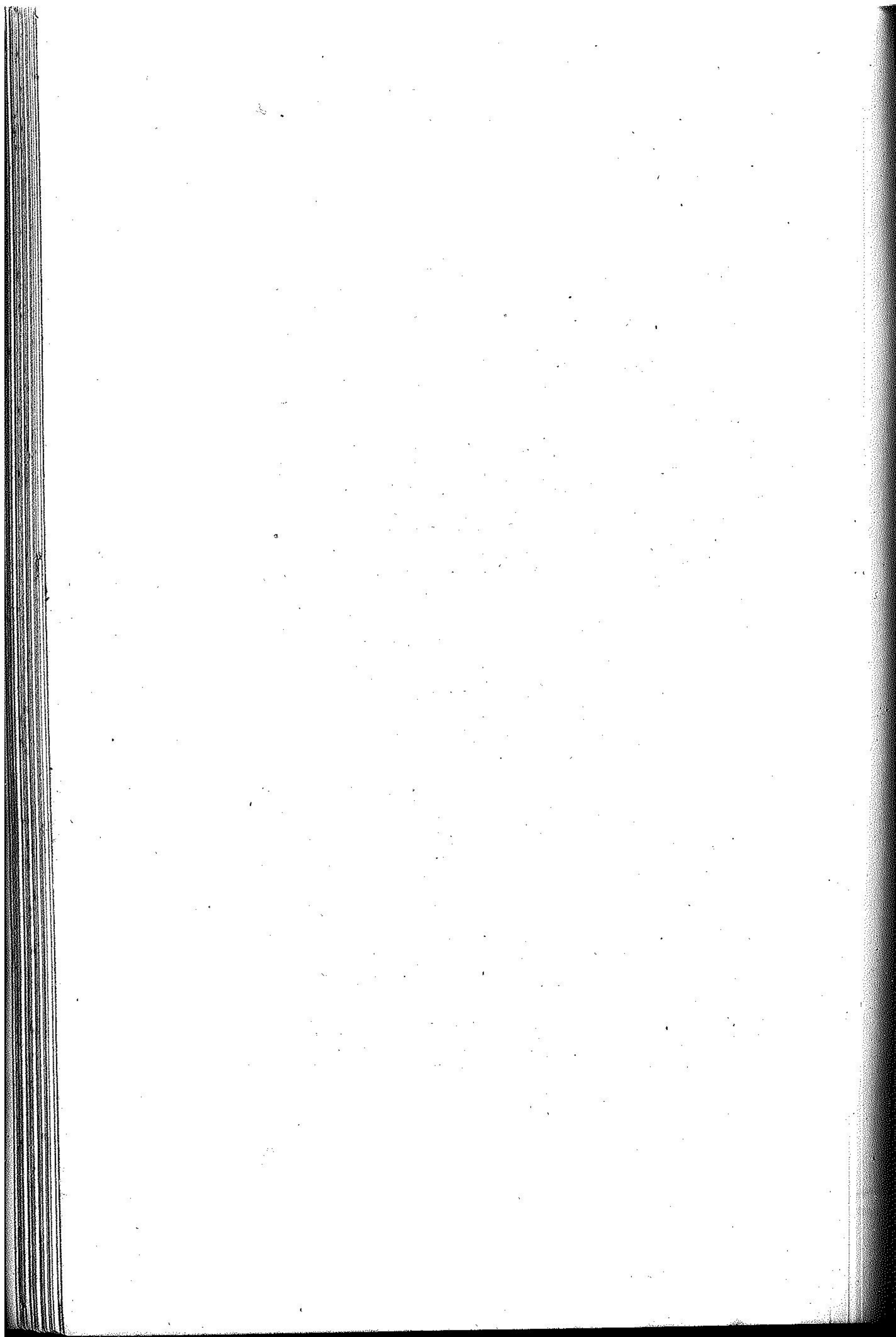
D'innombrables oiseaux gazouillaient sur les branches ; les tourterelles jouaient dans les broussailles voisines, et de temps à autre s'élevaient des profondeurs du bois les beuglements sonores des buffles et les grognements des porcs-épics errant çà et là sur les bords des espaces marécageux.

C'était la beauté sauvage dans toute son expression. Devant ce spectacle, l'ingénieur tourmenté par la maladie conservait toutefois le don précieux de la pensée, la faculté du rêve ; il essayait de comparer l'aspect du site pittoresque qui s'étendait devant lui à l'un des paysages connus de sa patrie

(1) Ceux qui connaissent les forêts africaines ne s'étonneront pas de cette rencontre. L'oiseau en question guide invariablement jusqu'à un nid d'abeilles ; les indigènes font à travers la forêt la quête de la cire.



KROUBOYS CREUSANT UN CANOT DANS LE TRONC D'UN ZYGIA.



lointaine; puis l'idée de patrie le ramenait à la ville natale, il revoyait les siens. La voix des souvenirs, en parlant à son âme, l'aidait à dominer les cuisantes douleurs de sa maudite fièvre. Il retraçait ensuite chacune des étapes si laborieusement remplies de son voyage au Congo, les gravait dans sa mémoire fidèle, et se réjouissait à l'espoir de les conter un jour aux parents, aux amis réunis en Belgique autour du foyer...

Un bruit singulier, un sifflement sinistre arracha Nève à sa rêverie. Au-dessus de lui, enroulé au bois mort d'une euphorbe, un monstrueux reptile,



SERPENT PYTHON.

la bouche entr'ouverte, baveuse, armée de quatre dents disposées comme les crocs d'un chien, la langue pendante et comme partagée en deux, fixait sur le rêveur des yeux verts et brillants.

Par un mouvement aussi prompt que l'éclair, le terrible serpent déroule ses anneaux et se laisse couler sur le sol; sa tête disparaît un instant dans les grandes herbes qui servent de lit à l'ingénieur.

Nève essaye de se lever; ses jambes flageolent; un saisissement inexplicable, un frisson d'épouvante paralyse ses forces à demi vaincues par la fièvre; il éprouve les affres de la mort; un cri instinctif s'échappe de sa

gorge. Le reptile bondissait en sifflant, et sa bave écumeuse jaillissait sur l'ingénieur...

Les Krouboys étaient accourus. L'un d'eux, le plus audacieux de la bande, dirige un adroit coup de hache qui tranche la tête du serpent.

L'être rampant qui avait si malencontreusement troublé les douces pensées de Nève, était un *cobra* venimeux; il avait le dos rouge comme une tuile, le ventre d'une teinte moins foncée. Les Krouboys prétendaient posséder un antidote contre son venin. Empressés autour de leur maître que l'émotion, et plus encore les accès d'une fièvre brûlante avaient affaibli, ils transportèrent Nève plus près de leur chantier de travail, le déposèrent doucement sur un lit de mousse établi à la hâte et couvrirent le malade d'amulettes, de fétiches pieusement détachés de leurs ceintures.

Les nègres ont parfois de ces marques de sollicitude, preuves naïves mais touchantes qu'ils témoignent aux rares blancs qui savent gagner leur affection.

Le soir de ce même jour Nève, transporté au camp de Kuvoko, retrouva le confort relatif de sa tente, les médicaments précieux, inséparables du voyageur africain prévoyant : quinine, ipéca, pilules de camomille, mille drogues pharmaceutiques, souvent bienfaisantes, jamais souveraines malgré les prospectus; il retrouva surtout les soins affectueux de son compatriote extrêmement affable, le lieutenant Harou.

Entre-temps, Braconnier et Stanley, affrontant les remous et les tourbillons du fleuve, allaient en amont de Kuvoko établir l'emplacement d'une halte nouvelle au pied de la chute de Mbundi-Afunda. Harou, explorant les environs de sa résidence, découvrait Bayneston et visitait une île du Congo en face de ce point, île qui fut nommée Flamini en l'honneur d'un fidèle mécanicien italien de ce nom qui servait à bord du *Royal*.

Le 26 mars tout le personnel et le matériel de cette flottille de découverte étaient concentrés au pied des collines riveraines qui déroulent leur chaîne aux sommets bizarres, tantôt aigus, menaçants, dénudés, tantôt revêtus d'une végétation bariolée encadrant des cabanes d'indigènes, auprès des rapides de Nzambi.

Les noirs habitants de cette contrée sont les Bassoundi, gens d'une race dégradée et misérable; ces nègres sont soupçonneux, querelleurs et susceptibles à l'excès; ils sont en outre d'une telle âpreté au gain, qu'il fut impossible aux membres de l'expédition d'obtenir d'eux à des taux acceptables les arachides ou le manioc cultivés sur leur territoire.

La plus petite affaire, la moindre transaction, donnaient lieu à des discus-

sions dangereuses, à un marchandage écoeurant capable de lasser la patience même d'un fils d'Israël.

Les Bassoundi s'adonnent à la pêche d'un poisson minuscule entièrement blanc, qui est peut-être le vairon de nos fleuves d'Europe.

Aussi malins que des patrons de pêche hollandais, arrêtés par le calme plat sur les flots de la mer du Nord, sifflant pour appeler la brise secoura-



LE CAPITAINE BRACONNIER.

ble, les Bassoundi sifflent pour charmer le poisson auquel ils ont tendu leurs filets.

Toute la journée, toute la nuit, sur les rives du fleuve qui limitent leur territoire retentit la musique spéciale de ces créatures humaines, musique de vrais merles noirs.

Ils sont en permanence tapis derrière les quartiers de roche qui s'élèvent près des berges du fleuve et qui forment autant de barres protégeant les criques paisibles des rives du hot qui se précipite en grondant dans le

centre du courant. En certains endroits les eaux présentent un phénomène analogue au flux et au reflux des lames de l'Océan.

Certains pêcheurs ont près d'eux leurs énormes filets, et dès que le banc s'approche, ils se précipitent au-devant des eaux, nagent en ligne en tenant leurs filets diagonalement devant eux à l'encontre du poisson. Lorsque la vague s'est retirée, ils regagnent la rive et vident leurs filets sur des rochers plats formant de larges tables, en manifestant l'expression de leur joie grossière, poussant des cris de triomphe, entremêlant leur tapage de grasses plaisanteries et de rires assourdissants.

D'autres Bassoundi, montés sur des pirogues légères, creusées dans les troncs de *grewias* ou mkouma en langue indigène, rasant les eaux plus profondes, le manche du filet sous la cuisse, montant et descendant le fleuve à coups de pagaie silencieux et prolongés. Ils prennent ainsi des quantités énormes de petits poissons qu'ils laissent sécher sur les rocs, pour les apporter sur les marchés peu éloignés de l'intérieur.

Sans se préoccuper outre mesure du passage de la flottille, ces indigènes, habitant Bagneston et la pointe du rivage exploré par les membres de l'expédition, étaient persuadés que tous les étrangers remontaient le fleuve pour aller, avant-coureurs de la traite des noirs, former au loin quelques-unes de ces sombres caravanes d'esclaves, hideux troupeaux humains qui traversaient parfois, sous le fouet à lanières d'hippopotame de leurs iniques conducteurs, les collines et les vallées de leur territoire.

Cependant en longeant de nuit, le 2 avril, la rive nord du fleuve aux chutes d'Itounzima, Braconnier et Harou saisirent distinctement des coups réguliers de mousquet partant du rivage; ils en comptèrent quinze; un silence se fit ensuite; puis des clameurs sauvages, frénétiques, se mêlèrent au fracas des eaux.

« Sommes-nous attaqués? demanda Stanley réveillé en sursaut.

— Attaqués? mais où diable se sont fourrés nos ennemis invisibles, dont les balles du reste ont été entièrement inoffensives? Sans nul doute les indigènes se livraient à l'école du tir, puisque les coups se succédaient avec régularité, et qu'actuellement nous n'entendons plus rien. Peut-être célébraient-ils une cérémonie quelconque.

— Une cérémonie, reprit Stanley, et en effet les indigènes de ces rives sont encore des Bassoundi; une des coutumes étranges de cette tribu est leur manière d'exprimer à coups de mousquet le chagrin que leur cause la perte d'un des leurs. Quinze coups annoncent que le défunt était un homme; pour une femme ils brûlent dix charges, pour un enfant six seulement. Le feu est dirigé contre les bananiers, les hyphane, les palmiers divers du dis-

trict du défunt, dans la croyance que le décès provient de mauvaises bananes ou de quelque défaut du vin de palme.

— Quelle superstition !

— Ah ! elle est excessive ; et puisque nous devons camper dès l'aube auprès de ces tribus, je ne saurais trop vous recommander la prudence. Les dangers et les obstacles sans nombre qui nous attendent encore au cours de notre expédition nous fourniront un champ trop fécond sans nul doute en aventures périlleuses, où tout notre courage, toutes nos forces seront utiles. Ces Bassoundi sont d'humeur batailleuse ; mais nous éviterons toute occasion de bataille. Dans ces contrées, le voyageur peut à chaque instant devenir l'objet de la fureur des indigènes. Qu'une épidémie, choléra ou typhus, éclate dans le village ; qu'une balle de nos martiny vienne, égarée, blesser un Bassoundi ; qu'un de leurs chefs soit frappé d'apoplexie durant notre séjour auprès de ces sauvages, et tous ces maux seront attribués au mauvais sort apporté par nous.

Ces prudents avertissements n'empêchèrent point la phalange expéditionnaire de camper, dès l'aube, près des rapides d'Itounzina.

Braconnier et Harou établirent militairement un camp sur la défensive ; Nève les seconda de toute son intelligence, de toute son habileté à découvrir des ressources, à tirer parti des productions végétales ou des matières premières existant dans la localité.

La tâche la plus difficile pour toute expédition africaine n'est pas de vaincre les oppositions hostiles des indigènes qui bien souvent, surpris à la vue des blancs, hésitent à les attaquer, surtout lorsqu'ils les jugent nombreux et bien armés ; les travaux les plus ardues et les plus fatigants sont occasionnés par les obstacles naturels que les explorateurs rencontrent sur leur route, obstacles qui ne peuvent être surmontés ou tournés que par la volonté, l'étude, la réflexion et qu'en mettant à profit les moindres accidents de terrain et les circonstances les plus futiles en apparence.

Les habitudes de bien-être, les souvenirs du confort deviennent un embarras pour l'homme civilisé qui voyage au pays inexploré des sauvages.

L'officier et l'ingénieur, l'ouvrier européen lui-même, réduits à des ressources primitives, sont contraints d'adopter en quelque sorte l'existence matérielle des peuplades qu'ils visitent. La science stratégique de l'un, les connaissances techniques de l'autre, les forces physiques du dernier sont parfois autant de valeurs inutiles, ou du moins inapplicables ; l'instinct de la conservation détermine le voyageur dans le choix de ses moyens de protection contre les hommes sauvages et les fauves ; l'initiative

spontanée, le bon sens pratique, sont les seules qualités auxquelles l'ingénieur et l'ouvrier doivent surtout recourir.

Sous ce rapport, Paul Nève était bien l'homme de l'improvisation. Sur ses indications, un tronc d'arbre se transformait en canot; le moindre lingot, un minéral, un silex, mis soudain en état, remplaçaient les outils absents ou les clous perdus; et dans les opérations dans les combinaisons les plus compliquées qui se présentaient à chaque pas en avant, éboulements de rochers, halage des canots ou des allèges, démontage et remontage des vapeurs, réparations incessantes du matériel naval, installation des camps, routes ébauchées à la mine, à coups de pioche et de hache, l'ingéniosité de Nève suppléait à l'absence de cet outillage puissant et perfectionné dont disposent, pour des travaux souvent moins rudes, les mineurs et les ingénieurs dans les divers pays de l'Europe.

Ajoutez à ces préoccupations constantes, à ces labeurs du vaillant pionnier belge, les douleurs intermittentes de la fièvre bilieuse, ses forces physiques refusant d'obéir à son énergie morale, à son irrésistible volonté de servir l'œuvre du Comité d'études, les alternatives brusques du ciel équatorial, badigeonné un instant d'obscurs nuages noirs fondant en pluies diluviennes, puis reprenant des teintes d'azur, de pourpre ou d'or suivant les capricieux rayons d'un soleil brûlant, auquel succédait une nuit froide, humide, et vous pouvez vous former comme une vague idée, des derniers mois, hélas! de la vie trop courte de l'un des plus glorieux coopérateurs de l'œuvre mémorable du Congo.

Le 3 avril, l'expédition campait sur le rivage d'un île nommée Kunza. Nève datait de cette étape nouvelle, une lettre dont nous donnons l'extrait suivant :

« Nous sommes au moment le plus malsain de l'année, car en même temps que les pluies nous avons à supporter une chaleur torride. Aussi tous les blancs de l'expédition sont-ils tombés successivement malades; nous sommes ici sept Européens, et chacun a eu au moins ses deux jours de forte fièvre, y compris M. Stanley. »

Combien de fois en relatant les étapes multiples des Belges au Congo devons-nous encore, écrire ce mot *fièvres*, ramenant toujours l'idée de souffrances, de douleurs.

Ces maladies attendent, épient à son arrivée tout voyageur européen.

En général, il est préférable de payer à ce mal pernicieux, un tribut fort désagréable, par petites doses fréquemment renouvelées, que de la régler en une seule fois. Les voyageurs au centre africain, ont fait bien souvent cette singulière remarque.

Leurs carnets d'exploration portent à des dates assez rapprochées : « Ce matin, je me lève avec la fièvre; je suis littéralement ramolli, mes ongles bleussent, ma face et mes yeux deviennent jaunes; je ne me sens pas d'appétit, pas plus au déjeuner qu'au dîner; je prends quelques centigrammes de quinine; je me couche; mes membres sont brisés; je souffre de la tête; j'éprouve comme des élancements de cerveau. Le lendemain je me lève, encore ramolli, mais je me sens mieux; j'absorbe avec une certaine satisfaction quatre œufs pour déjeuner, en omelette ou sur le plat. »

Les explorateurs sont très étonnés, lorsque plusieurs semaines s'écoulent sans qu'ils aient à consigner des notes de ce genre sur leur journal. Ces maladies, connues sous le nom de fièvres par ceux qui, comme l'auteur de ces lignes, sont incompetents en matière de science médicale, ont des causes diverses, et par suite des effets et des noms différents.

Lors de la saison des pluies, l'inondation laisse après elle, à travers l'étendue des plaines, des forêts et des bois, une grande quantité de marais et d'étangs, lits de végétation aquatique, sources de miasmes délétères, foyers de maladies endémiques qualifiées de *fièvres de marais*. Ces dernières attaquent même les indigènes, forcés de faire dans ces eaux stagnantes leur provision d'eau potable. Les Européens en souffrent également; mais les plus redoutables pour eux sont les fièvres dites *bilieuses*.

N'eussent été ces fièvres pernicieuses, les parages de l'île de Kundu auraient offert aux voyageurs de fraîches et agréables provisions de bouche. Au marché voisin de Msoma-Mamba, les noirs apportaient en abondance des bananes, patates douces, melons, cassaves, farine de manioc, prunes bleues ayant la forme d'un œuf de pigeon, vin de palme, chèvres, poules, œufs, porcs, etc., autant de richesses alimentaires pour les explorateurs qui possédaient seulement, en fait de comestibles, du riz, des haricots, des pois secs et des lentilles.

Le 8 avril, la flottille continue sa route et rencontre l'île de Kimbanza, en face de laquelle la rivière Elouala entre dans le Congo par la rive sud.

Sur la berge nord, devant l'île, au sommet d'un promontoire, s'élève le village de Kibonda, localité qui rappelait à Stanley un souvenir de l'année 1877.

Le roi de Kibonda s'était à cette époque emparé d'un compagnon noir de l'explorateur, et avait, pour la rançon, demandé un prix si exorbitant, que le prisonnier avait été laissé entre les mains du monarque africain.

La situation de Kibonda présente un ensemble très pittoresque, qui atténue la déplorable humeur des naturels de l'endroit, appartenant encore à une tribu des Bassoundi.

L'île de Kibamza est boisée et fertile; sa population noire, gouvernée par un roi, s'adonne particulièrement à la pêche du vairon, de même que celle de Kibonda.

Quant à la rivière Elouala, elle mérite une description toute spéciale.

Son lit peu profond, recouvert de sable très fin, repose sur un fond de vase donnant naissance aux merveilles de la flore aquatique.

Mille espèces de joncs et de plantes d'eau prennent racine dans ce lit fertile, d'où s'élèvent leurs tiges et leurs feuilles, secoués perpétuellement par le courant rapide, et déploient sur la surface mouvante les formes élégantes et les couleurs variées de leurs fleurs.

Cette végétation splendide semble barrer l'entrée de la rivière. Une foule de poissons se croisent au milieu de ces présents de la flore des eaux.

Sur les bords, des troupes de canards prennent leurs ébats; des milliers de petits oiseaux gazouillent, voltigent, se posent et se balancent gracieusement sur les tiges les plus frêles des joncs et des roseaux, et des échassiers, après une pêche fructueuse et un repas copieux, reprennent au soleil leurs poses originales, leur exercices d'équilibre prolongé.

De temps à autre, le brillant martin-pêcheur plane immobile dans les airs; puis tout-à-coup tombe dans l'eau comme une flèche, et file en emportant une légère proie dont les écailles étincellent aux brillants rayons du soleil.

Mais les oiseaux ne sont pas les seuls habitants des joncs et des roseaux de l'Elouala. Du milieu des tiges verdoyantes, de lourds crocodiles traînent leurs masses difformes et plongent au fond des eaux; après eux, une éclaboussure causée par un corps tombé dans le courant trahit la présence d'une loutre à riche fourrure, qui s'enfuit rapide, alarmée.

La rivière serpente de la façon la plus capricieuse et va se perdre au pied des collines de Ndunga.

Ces collines projettent, à plusieurs milles en aval de Kibonda, des rocs schisteux, des dykes qui brisent la nappe du fleuve et constituent une série de rapides, devant lesquels s'arrêtèrent, le 27 avril, les steamers de la flottille.

Les journaux du bord enregistrèrent encore en cet endroit les tristes bulletins de santé des courageux voyageurs belges. Nève était plus sérieusement malade; Braconnier et Harou souffraient par intermittence; le mécanicien Flamini, dont nous avons parlé, était plus mélancolique que jamais.

Il fallait cependant réagir contre la maladie; chacun des pionniers de l'expédition belge opposait à l'affaïssement physique une indomptable

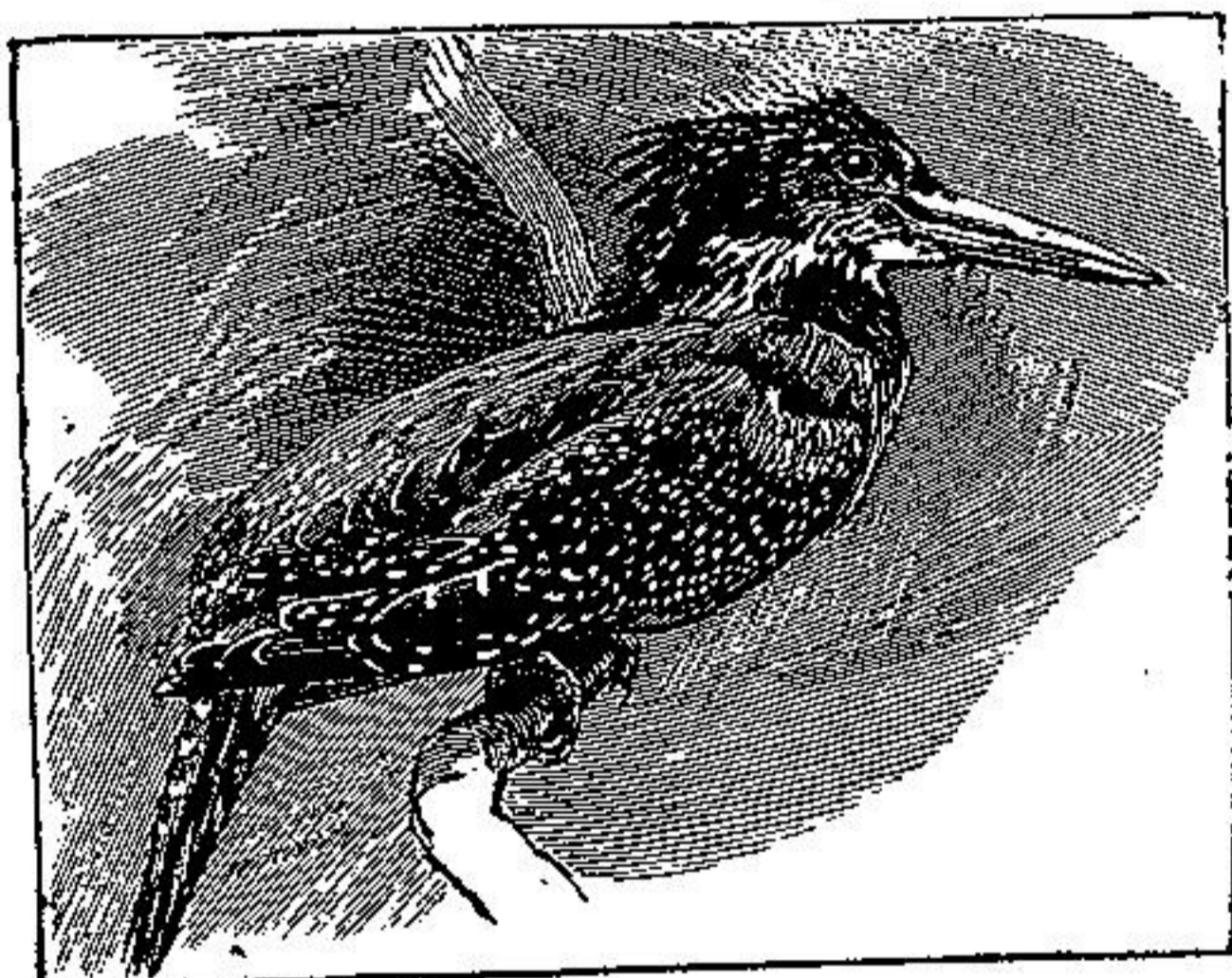
énergie morale. Le retour à la santé, c'était la victoire, l'heureux accomplissement d'une mission scientifique, les premiers pas pour la réalisation d'une œuvre chère à leur Roi; c'était le succès, d'autant plus méritoire qu'il aurait été obtenu malgré d'innombrables obstacles.

Dans cette pensée commune ils se soutenaient, ils s'encourageaient les uns les autres. Si leur corps ébranlé par la continuité de la fièvre s'abattait parfois, impuissant; l'âme, la partie immatérielle, restait inébranlable, ferme, résolue.

Nève, Braconnier et Harou, préoccupés d'opposer à leur mal un puissant antidote, résolurent, malgré les fatigues inhérentes à une telle entreprise, de se distraire en visitant les naturels, d'un caractère doux et bienveillant, affirmait Stanley, qui peuplaient les parages des rapides de Ndunga.

Les bateaux amarrés dans une crique paisible bordée de falaises rougeâtres avaient attiré la population noire sur les rives du fleuve. Les indigènes étaient descendus en grand nombre de leurs gîtes escarpés, pour offrir aux arrivants les produits divers de leur sol.

Les blancs furent à peine débarqués, qu'ils durent subir des ovations, des démonstrations de tout genre de la part des noirs de ces rives, nègres tribus des *Bacongo*. Les femmes faisaient l'article pour les moandas et les herbes vertes, qu'elles portaient dans leurs paniers; les enfants invitaient les



MARTIN-PÊCHEUR GÉANT.

étrangers à acheter des œufs, des patates fraîches; les hommes de l'intérieur présentaient desalebasses de vin de palme, et du menu gibier enfilé dans des tiges de bambou; les pêcheurs ramenaient sur la rive, à l'intention des nouveaux venus, leurs filets d'où mille poissons cherchaient en vain à s'échapper.

Les transactions furent des plus amicales. Les indigènes de Ndunga firent, par leur amabilité, oublier les hirsutes Bassoundi. Leur accueil produisait aux malades l'effet d'une rosée bienfaisante qui calmait la douleur et les rappelait à la vie.

Le ciel était clément, pour comble de bonheur, le jour de cette halte. Quelques nuages gris-plombé avaient intercepté les rayons du soleil et tempéré ses ardeurs brûlantes. Vers la nuit tombante, comme le marché

finissait, une brise légère chassait peu à peu les voiles gris; le firmament resplendit de tous ses phares étincelants, tandis que mille feux allumés sur la rive et les collines environnantes donnaient un éclat vermeil à l'atmosphère. Les nègres de Ndunga s'apprêtaient en outre à offrir aux voyageurs européens, suivant leurs mœurs hospitalières, le bruyant spectacle d'un bal mêlé de chants.

Des jeunes filles, dont le type, écrit-on, eût fait pâlir d'envie nos dames européennes, proposèrent aux noirs de l'escorte une partie de cabrioles échevelées. Il y en avait dont les ondulations, en dansant, laissaient entrevoir des formes vraiment belles, des élégances naturelles indiscutables. Par moments, elles faisaient résonner en cadence les anneaux nombreux de leurs bras; les nègres accompagnaient au son des tambours les pas animés du jeune beau sexe.

Les Krouboys et les Zanzibarites pirouettaient avec ardeur, entraînés par l'exemple et la musique barbare des danseurs, et les encourageaient par des chants improvisés sur le rythme monotone qui caractérise les aptitudes musicales des peuplades du centre africain.

Aux jeunes filles succédèrent ensuite les jeunes femmes. Leur danse originale fut le bouquet sauvage de cette soirée. Ces fleurs fanées du beau sexe, dans un costume plus que léger, se tenaient par les mains, formaient un cercle, tournoyaient avec force pirouettes, entfechats et jambes en l'air, agrémentant leur ronde d'un chant très bruyant, mais peu varié.

Au moment le plus animé de leurs exercices chorégraphiques, deux jeunes noirs se détachèrent de la foule des spectateurs et entrèrent dans le cercle formé par les danseuses. Le plus jeune grimpa sur les épaules de son compagnon, puis, sans se soucier de l'embarras causé à son vivant tréteau, il degaina un poignard, le brandit dans tous les sens au-dessus de sa tête, et il entonna d'une voix forte le premier verset d'un hymne guerrier. La foule noire reprit en chœur le chant de guerre. Dans l'atmosphère immobile, les braillements de mille voix humaines montèrent discordants, assourdissants, terribles.

Les dames du corps de ballet doublèrent la rapidité de leurs évolutions vertigineuses; le nègre au couteau-poignard se mit alors à passer sur sa langue le tranchant de son arme à reprises précipitées, jusqu'à ce que le sang s'échappant en gouttes visqueuses eût rougi ses lèvres et ruisselé sur la lame d'acier. Les sauvages témoins de cette mutilation volontaire redoublèrent d'enthousiasme et d'acclamations. L'acrobate recommença de plus belle à se martyriser; le sang sorti de sa bouche inonda sa poitrine nue. Le signal de cesser ce jeu par trop sanglant fut dès lors donné par un chef respecté de la tribu des Ndunga.

Le jeune nègre alla laver sa bave sanguinolente aux eaux du fleuve, puis il revint se mêler aux danseuses qui défilait devant les étrangers et les noirs du pays, en tendant des crecelles et sollicitant des cadeaux.



HYPHAENE VENTRICOSA.

Le noir débarbouillé, arrivé devant les blancs, esquissa un mélancolique sourire, ses lèvres outr'ouvertes laissaient encore échapper des caillots écarlates; néanmoins il paraissait radieux de l'effet qu'il avait produit.

Les Belges, témoins écœurés du dramatique ballet précédent, octroyèrent aux quêteurs, quelques bibelots peu coûteux de l'industrie d'Europe.

Le lendemain, le chef de la tribu des Ndunga — nous pourrions écrire le makoko de l'endroit (makoko est le titre que prennent en général tous les chefs des tribus riveraines du Congo ; c'est à tort que certains explorateurs français ont parlé du roi Makoko, ils ont commis un pléonasme) — assistait avec intérêt au départ des steamers de la flottille, devant lesquels se dressaient de périlleux obstacles.

Le *Royal*, l'*En avant*, remorquant les allèges et traçant la route aux canots, aux pirogues pesamment chargées, opposèrent leurs proues légères à une série de vagues bondissantes, roulant entre les terrasses de lave et de roches volcaniques. Les vaillants steamers, ballottés par les lames, montaient avec le flot, retombaient avec lui, se relevaient avec une nouvelle lame ; mais toujours d'aplomb sur leurs quilles, toujours gagnant des distances, ils se jouaient du précipitement des eaux, de la fureur que les éléments opposaient en vain à leur marché.

Bientôt ils doublèrent l'embouchure de la Mata, rivière arrosant les terres d'habitants peu aimables, bourrus, exploiters, passionnés aussi pour la pêche du vairon.

Au delà, le fleuve s'élargit, les rapides sont plus fréquents ; les rives sont unies, marquées par de très longs bancs de sable, et çà et là, aux endroits peu élevés, elles sont plantées de manioc. De droite et de gauche se déroulent toujours les chaînes de collines basses, aux versants allongés revêtant une teinte brunâtre sous leur manteau d'herbes séchées chargées de graines.

Les passagers de la flottille saluent les indigènes groupés sur la rive droite, auprès des huttes de Mpanngou. Non loin de ce point, une cataracte apparaît à leurs yeux ; son aspect est formidable ; la totalité de sa crête rocheuse est couverte par les eaux ; sa chute verticale est de dix huit pieds. C'est la cataracte que l'infortuné Tuckey, en 1816, avait décrite et désignée comme se trouvant au point autrefois nommé *Farthest* (point extrême). Les géographes du commencement du dix-neuvième siècle ne connurent pas le cours du Congo, en amont de cette localité. Stanley, en 1877, avait découvert cette grande cataracte qui sur la rive droite s'appelle Ntombo-Mataka et sur la rive gauche prend le nom de chutes de Ngommbi.

L'ensemble de ce saisissant spectacle était dissimulé aux voyageurs sous une nuée vaporeuse. Incessamment des bordées d'embrun tombaient sur les rochers environnant les chutes ; un tonnerre continu roulait au fond de l'abîme.

Au pied de la cataracte, le fleuve présentait un effroyable bouillonnement, un gigantesque tourbillon d'où les vagues écumeuses, excitées même par le vent, après une lutte insensée, s'échappaient en sifflant à travers les capricieux zigzags d'îlots bas et rocheux.

Cette prodigieuse merveille de la nature africaine révélait la beauté dans toute son horreur et sa majesté.

Les pionniers de l'expédition ne pouvaient s'en approcher sans éprouver un instinctif mouvement de terreur, sans ressentir aussi de la tristesse. C'était une nouvelle difficulté à vaincre, un nouveau péril à surmonter et par suite une certitude de pénibles labeurs, de fatigues et de dangers.

Arrivés auprès de cet obstacle, les steamers et les embarcations de la flottille durent être halés de terrasse en terrasse; des cordes furent tendues le long des falaises rocheuses de la rive, et l'équipage blanc et noir en tirant par saccades régulières sur l'extrémité de ces câbles, rattachés au bateau qu'il montait, put, après de vigoureux efforts, amener au-dessus de la cataracte, et successivement, le matériel naval de l'expédition.

Fort heureusement les naturels des deux rives du fleuve, vieux amis de Stanley, se montrèrent pour les voyageurs d'une bienveillance extraordinaire, d'une urbanité rare sur les bords du Congo.

Ils se distinguaient de tous les nègres précédemment visités par une certaine noblesse de caractère, digne d'être spécialement notée. Moins rapaces que les Bassoundi, ces nègres, appartenant à une tribu des Babouenné, consentirent à échanger à des prix convenables les productions de leur territoire.

L'échange entraînait l'accomplissement de quelques formalités bizarres, telles que par exemple plier la lame d'un couteau avant de l'offrir, se livrer à une gesticulation plus ou moins expressive, etc.

Mais ces usages primitifs auxquels s'assouplirent les blancs de l'expédition, leur permirent d'obtenir moyennant trois colliers de petites perles un grand régime de bananes vertes, — un régime qui était une charge véritable; — pour la même quantité de colliers, un énorme régime de bananes jaunes; moyennant un mouchoir rouge, unealebasse de malafou; puis pour quelques articles de camelote européenne, beaucoup de beurre de palme, d'oignons, de pots de terre, de paniers remplis de petits poissons frais, etc., etc.

Les femmes et les hommes ont la déplorable habitude d'obéir à une mode locale consistant à se percer le nez et les oreilles pour y fourrer des morceaux de bois arrondis en forme de pendants.

A part cela, les dames, plus craintives que les habitantes de Ndunga,

étaient très convenables. Elles surmontaient leur timidité pour voir les étrangers, et peut-être aussi pour se faire admirer d'eux; cependant leur toilette plus que décolletée n'indiquait chez elles aucune coquetterie.

Leurs épaules étaient entièrement nues, la plupart disparaissaient sous des hottes tressées de filaments de bois résistant et servant à porter des provisions; un mouchoir, tissu de couleur douteuse, était enroulé au bras droit et utilisé en général comme porte-pipe; les seins, libres chez les jeunes filles, se dissimulaient chez les vieilles femmes et les épouses sous un lambeau d'étoffe lié au buste par une corde; enfin un pagne attaché à la ceinture descendait jusqu'aux genoux, ce dernier vêtement répondait aux lois de la pudeur.

L'occupation principale des naturels consistait à pêcher le vairon. Les pirogues employées à cet exercice étaient munies à l'avant d'un morceau de bois, maintenu en ignition par le courant d'air, et qui servait à allumer la pipe d'iamba que les pêcheurs se passaient à tour de rôle.

Harou et Stanley, laissant Braconnier et Nève occupés à l'établissement d'un bivouac de repos auprès de Ntommo-Mataka, s'avancèrent vers le nord-nord-est de cette localité, recherchant un site favorable à la création d'une station nouvelle du Comité d'études.

Ils rencontrèrent à cinq milles en amont, sur la rive nord du fleuve, un grand marché nommé Manyanga, très en faveur chez la population noire des alentours.

